

Le texte et la langue

Adrienne Orssaud

Pour parler de traduction, il faudra commencer bien avant. Disons : qu'est-ce que la lecture ? Prendre un livre et l'ouvrir, poser ses yeux sur ses mots, passer un temps à le parcourir, s'y trouver chaque fois plus avant, au milieu, à l'intérieur, entre ses pages et ses cahiers, absorber ce qu'il nous dit. Et puis, ensuite, en oublier une partie – souvent une grande partie – mais en garder une substance, une atmosphère, une idée vague que l'on précise avec soi, ou au contraire se rappeler une scène très nette que rien de soi ne peut modifier. On a l'impression de traverser une histoire mais je dirais que c'est le texte qui nous traverse à mesure que nous portons notre choix sur lui (et pas un autre), que nous le lisons et que nous l'oublions. Il nous traverse et dépose quelque chose de lui qui fait sens avec notre expérience et qui y prend place pour en devenir un des événements. Le livre nous traverse et il est une date dans notre vie.

Mais disons encore : parler de l'écriture. Pas d'écriture sans désir de parler, sans impossibilité de parler suffisamment bien, longtemps et avec l'écoute suffisante ; pas d'écriture sans expérience – vécue ou imaginée –, la chose à dire. L'écriture est déjà une transformation. Rien de ce qui est écrit n'a pu avoir lieu tel que c'est écrit. Et pourtant se dégage d'un texte une réalité féroce, une vérité impitoyable même quand c'est de l'invention du début à la fin. Parce qu'il y a expérience. De celui qui écrit, *of course*, et de celui qui lit. On ne peut ni écrire ni lire sans prêter aux mots la chair du réel. Sinon, c'est très simple, et tous les enfants (les êtres) qui ont la chance d'apprendre à lire le savent : si on n'y met pas du sien, on ne comprend rien à ce qu'on lit. Les mots à eux seuls ne font pas sens.

Alors, dire aussi : la langue. Ce système qui organise les sons, qui donne une forme aux choses à dire, qui pare les pensées de leurs habits de

sortie. Qui équipe les mots de ponctuations et les articule entre eux de façon à ce qu'on puisse s'exprimer, se dire soi-même. Le même système pour tous, que chacun adopte à sa façon. On comprend que ni la langue ni la réflexion ne précèdent l'autre, elles se font ensemble, en échange constant. Et la langue gonfle, et l'idée se poursuit. En soi, et puis avec les autres auxquels on expose nos imaginations, auxquels on transmet nos émotions et nos peurs. On apprend de nos aînés et de nos pairs ce qu'eux-mêmes ont appris et observé, on y ajoute nos propres observations, et l'idée se poursuit, et la langue gonfle.

On a déjà presque tout dit de la traduction : de la lecture elle prend la traversée d'expérience, de l'écriture, la transformation, et de la langue, l'idée de poursuite. Là où il y a échange, il y a déjà traduction. Pour dire une expérience, je la transforme à l'autre et, en l'autre, elle se poursuit. Le propre et le lointain se fondent, et c'est ainsi qu'une histoire d'ici se sent comme chez elle là-bas et que l'histoire de là-bas se sent bien ici.

Antoine Berman et moi partageons une histoire. Nous nous sommes croisés une fois en pleine reconnaissance l'un de l'autre, quand cet homme grand s'est agenouillé sur un balcon parisien devant la petite fille que j'étais, pour me donner un livre dont il avait fait la traduction. Souriant, il m'en a expliqué le titre, et m'a raconté que ce livre avait été écrit en allemand et qu'il l'avait réécrit en français, entre autres pour que moi je puisse le lire. Dans un tourbillon de scènes d'une enfance plutôt douloureuse, à moitié effacées quand elles n'ont pas complètement disparu, je me souviens nettement de ce moment, et de la joie d'Antoine d'offrir à Adrienne une histoire.

J'ai mis « qu'il l'avait réécrit » spontanément. En m'interrompant, je me suis demandé pourquoi je n'avais pas mis « traduit », pourquoi je me résistais à dire « qu'il l'avait traduit en français »... Sans doute parce qu'il y a quelque chose qui me semble faux dans la notion de traduction (je le découvre en écrivant ce texte), et il est possible que ce soit ce qu'a combattu Antoine avec la traduction éthique. Parce qu'on ne peut lire ni écrire sans son expérience, la traduction telle qu'on l'entend théoriquement est impossible. Se contenter de rendre un texte lu, comme si on ne l'avait pas transformé en soi, dans notre souvenir, dans notre perception, le rendre tel qu'il est, mot à mot, serait du non-sens, du yaourt – du yaourt dans notre propre langue. Il me semble aujourd'hui (et pourtant je suis une traductrice consciencieuse,

respectueuse du texte d'origine) que l'on se doit de r -écrire le texte pour qu'il parvienne intégralement dans la langue d'arriv e. Que l'on se doit de l'adopter, comme on a adopté notre langue. On adopte le texte, c'est un message venu d'ailleurs, et on le fait nôtre, pour qu'il puisse entrer dans la forme que prennent les pensées dans notre langue. On peut bousculer un peu cette forme, mais point trop n'en faut. J'aime à penser que, à l'aise dans le texte d'origine, j'en perçois la logique interne (celle de l'histoire qui est racont e, qui n'a que peu à voir avec la logique du réel) et que je suis capable de connaître le mot, l'expression, l'erreur, l'outil de la langue française, vers laquelle je traduis, que l'auteur du texte aurait choisis si  a avait été sa langue. La tentation de corriger, de reformuler, de coloniser une langue, une pens e ou une histoire est grande quand on ne fait pas le geste d'adoption : adopter c'est accueillir l'autre en soi, avec humilité, et devenir, un peu, lui, en le rendant, un peu, moi. Il ne faut pas avoir peur de cet échange. Ainsi, la pens e se poursuit et la langue gonfle.